

Françoise Levie

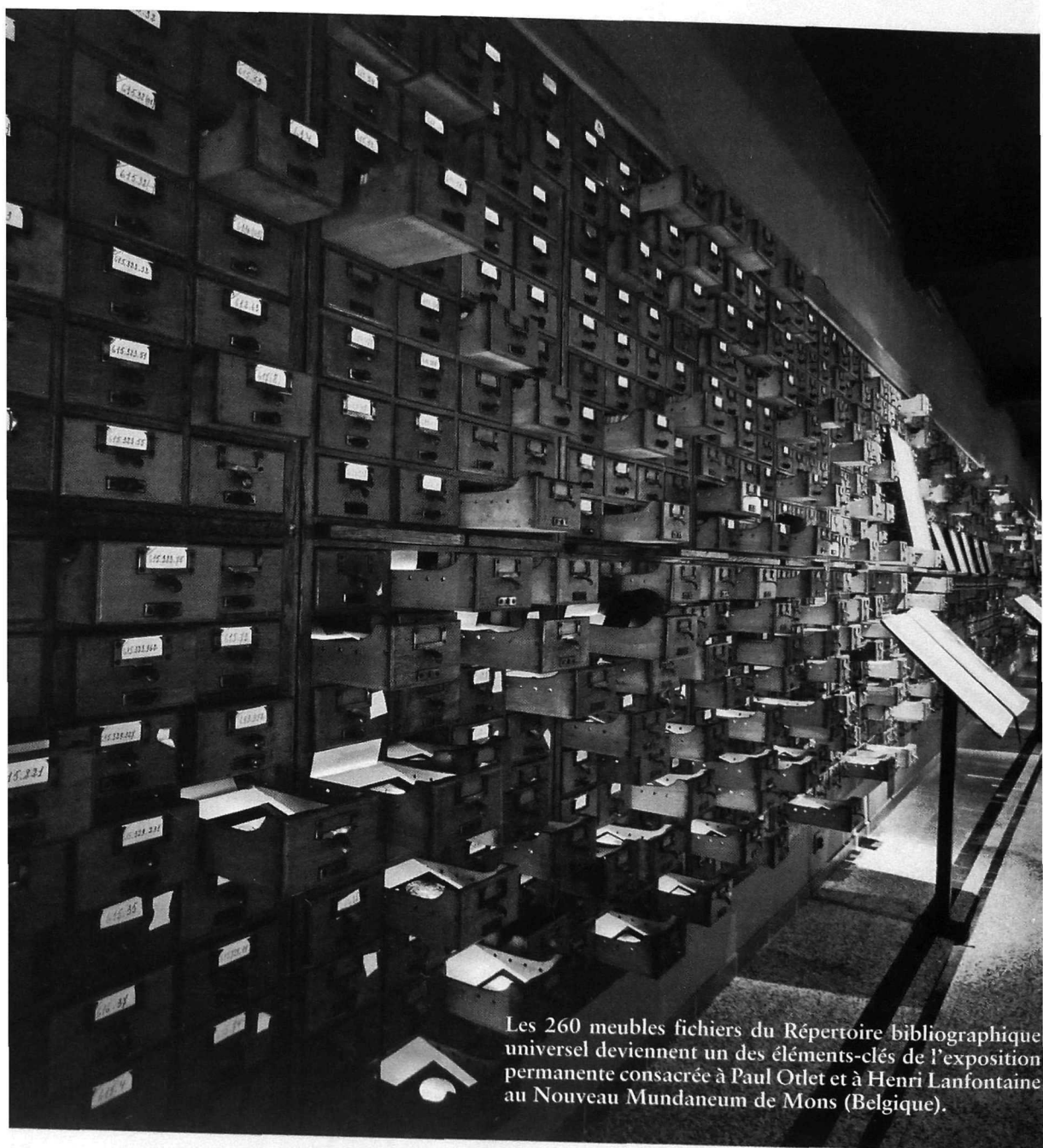
L'HOMME
QUI VOULAIT
CLASSER
LE MONDE

Paul Otlet et le Mundaneum

Postface de Benoît Peeters

**EXTRAIT LEGAL D'VN
LIVRE SOVS COPYRIGHT**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



Les 260 meubles fichiers du Répertoire bibliographique universel deviennent un des éléments-clés de l'exposition permanente consacrée à Paul Otlet et à Henri Lanfontaine au Nouveau Mundaneum de Mons (Belgique).

INTRODUCTION

À la fin des années soixante, un ami m'entraîna un jour vers un bâtiment délabré qui clôturait le parc Léopold à Bruxelles. Nous nous promenions au hasard d'une conversation qui devenait de plus en plus intime. Il venait de m'annoncer qu'il partirait plusieurs jours, voire plusieurs semaines, aider des camarades à franchir des frontières là-bas, vers le nord. J'avais vingt ans et ma culture politique était inexistante. Je devinais vaguement qu'il s'agissait de faire passer des déserteurs américains et gardais le silence. L'idée du danger devint tangible entre nous.

Pour faire diversion, il me montra le bâtiment qui nous faisait face. « C'est ici qu'est rassemblé tout le savoir du monde... », me dit-il de sa voix douce, tout en tirant sur sa gauloise brune. Je crus qu'il blaguait. Nous nous sommes approchés. Derrière les vitres sales, j'aperçus un amoncellement de livres, de liasses de papiers contenus par des ficelles, des dossiers dressés sur des étagères de fortune. Des feuilles volantes échappées des cartons s'amoncelaient dans les angles de l'immense pièce, du papier pelure froissé se mêlait au gravat et à la poussière. Des récipients de fortune avaient été placés entre les caisses et servaient à récolter l'eau de pluie. Un pigeon avait réussi à pénétrer à l'intérieur et se cognait inlassablement contre l'immense baie vitrée qui fermait le bâtiment. Le soleil, tamisé par les branches, éclairait le décor par taches. On avait le sentiment de se trouver face à la bibliothèque du château de la Belle au bois dormant. L'ensemble dégageait tout à la fois une impression de pérennité et d'extrême fragilité. Il aurait suffi d'une fuite dans le toit, d'une canalisation rompue, d'une allumette mal éteinte, de souris trop voraces pour mettre en péril tout ce qui était rassemblé là.

Autour de nous, des enfants se poursuivaient en riant, un tram amorçait le tournant vers la place Jourdan, quelques voitures descendaient la rue Belliard. La vie s'écoulait normalement. Mais là, devant nous, le temps s'était arrêté. Sans le savoir, nous avions franchi un autre temps, un autre lieu. Nous étions ailleurs.

C'était dimanche et on ne distinguait personne à l'intérieur. Seul un sarrau gris pendu près d'une fenêtre attestait une présence humaine. Plus loin, j'aperçus un bureau surchargé de papiers, de dossiers, de vieux journaux, de cartons en équilibre instable. Contre la fenêtre, quelques plants de papyrus desséchés semblaient témoigner d'une civilisation perdue.

« Si, si, je t'assure, me dit encore mon ami. Tu peux trouver tout sur tout ici... C'est un endroit unique au monde. » Son ton seul me convainquit. En sortant du parc, j'aperçus une plaque en tôle émaillée avec ces mots : "Palais Mondial".

Plus tard, à chaque fois que j'étais à la recherche de documentation pour un livre ou pour un film, je pensais au Mundaneum. J'aurais voulu une fois au moins ouvrir ses meubles à fichiers, consulter ses dossiers, explorer ses boîtes et ses cartons. J'appris ensuite que "tout le savoir du monde" avait quitté le parc Léopold à la demande de la Ville de Bruxelles et le suivis, par téléphone, dans sa longue errance à travers la ville. De la chaussée de Louvain à l'avenue Rogier, en passant par le parking situé sous la place Rogier. À chaque fois, une voix me répondait : "Oh ! Il faudra attendre encore quelques années avant d'avoir accès aux collections. Tout est toujours dans les caisses." Ensuite le Mundaneum disparut du bottin de téléphone. Ce furent les années noires.

Et puis un jour, par hasard, je découvris le musée du nouveau Mundaneum à Mons lors des journées du Patrimoine. Le décor constitué de meubles à fichiers, surmonté par une mappemonde géante qui pivotait lentement, mis en scène par Benoît Peeters et François Schuiten, n'avait rien à voir avec ma propre vision du Mundaneum quelque trente ans plus tôt. Cette différence même me fascina. Je voulus en savoir plus. Peu à peu, une sorte d'urgence s'installa. Il fallait raconter cette histoire. L'histoire d'un homme intimement persuadé que la classification mènerait à la paix, à une meilleure entente entre les peuples. D'un homme hanté jusqu'à l'obsession par l'idée d'un Palais Mondial, puis d'une Cité Mondiale, qui répertorierait et abriterait le savoir du monde, afin de le mettre à la disposition de tous.

Je retournai à Mons. À l'intérieur du musée, se préparait une journée d'initiation à Internet. Face aux 260 meubles à fichiers de Paul Otlet, une cinquantaine d'ordinateurs aux couleurs acidulées

attendaient. Le contraste, puis l'évidence s'imposèrent. Ces quinze millions de fiches, cette classification décimale universelle capable de codifier en chiffres idées et livres, cette volonté de rassembler en un endroit toutes les connaissances, cette idée même de Cité Mondiale, c'était Internet.

J'allai voir Jean-François Füeg, qui était à l'époque le conservateur du nouveau Mundaneum à Mons, et lui parlai de l'idée de faire un documentaire centré sur Paul Otlet. D'emblée, il me mit en garde. L'*Otletaneum*, c'est à dire les archives et papiers personnels ayant appartenu à Paul Otlet, représentait un fonds important, peu connu, mal répertorié, que l'on pouvait cependant quantifier à la place qu'il occupait sur les étagères des réserves situées à l'arrière du musée. Il y avait là 100 à 150 mètres de rayonnages, dont une partie infime avait fait l'objet d'un classement. Le reste, c'est à dire une soixantaine de boîtes à bananes, était inexploité. Sans compter l'entrepôt de Cuesmes où le travail de recensement pouvait être estimé, me disait-il, à une centaine d'années...

Nous disposions de trois mois ! Mais avions-nous vraiment une autre alternative ? Il n'existait aucun écrit, aucun ouvrage de base, aucune biographie de Paul Otlet sur laquelle bâtir un scénario, rien que des articles spécialisés, et un ouvrage hermétique, publié en anglais à Moscou, par un Australien en 1975 ! Et puis la tentation était forte de défricher pour la première fois la vie d'un homme, cinquante-six ans après sa mort. Et quel homme ! Théoricien de la Société des Nations, inventeur du microfilm et de la classification décimale universelle, compagnon d'Henri Lafontaine, Prix Nobel de la Paix en 1913, l'ami de Le Corbusier et l'un des précurseurs d'Internet. Mais pourquoi l'avions-nous oublié ?

L'entreprise était d'envergure et sans Perrine Deltour, l'étudiante qui travailla avec moi, je n'aurais sans doute pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. Méthodiquement, nous commençâmes d'abord par numéroter les caisses, puis nous les ouvrîmes patiemment l'une après l'autre.

À l'intérieur, il y avait de tout : parfois juste un foisonnement de manuscrits tapés à la machine, barrés de bleu, dont les textes presque identiques paraissaient se démultiplier à l'infini. Parfois, c'était l'accumulation, le choc des années, le mélange des genres. Des brouillons de versions latines voisinaient avec un plan

architectural de la Cité Mondiale à Anvers, des fiches retenues par des ficelles mélangées à des images de première communion, des exercices pratiques de Classification Décimale mêlés à une correspondance entre les ministres Jaspar, de Broqueville et Otlet, des lettres de Henri Lafontaine envoyées de Londres en 1914, une serviette contenant des dessins et des croquis particulièrement abstraits, à la limite de l'incompréhension et de la folie, en tout cas de l'obsession... Au fond d'un carton, deux boîtes de margarine renfermaient de minuscules feuillets serrés les uns contre les autres. Ils étaient si imbriqués qu'il était impossible de les détacher sans les détruire. Nous réussîmes à en déplier un, il s'agissait d'une promesse faite par Otlet en 1919 de consacrer dorénavant le reste de sa vie à la paix et à l'édification de la Cité Mondiale.

Et puis nous tombons sur les traces d'une "autre" femme, une fleur en papier, une cravate tricotée emballée dans une enveloppe, des lettres d'amour écrites de la main d'Otlet à une Hollandaise, Cato van Nederhasselt, qui deviendra sa seconde épouse. Une constance aussi. Dans chaque caisse, nous découvrons des cartes postales envoyées par un certain "Léo" dont nous finissons par deviner qu'il s'agit de la sœur de Henri Lafontaine, Léonie. Elle fut la grande amie de Paul Otlet, parfois exaltée, parfois déprimée, mais toujours présente. Ailleurs, des dessins maladroits de ses enfants, Marcel et Jean et, dans une minuscule enveloppe de cellophane, leurs premières boucles blondes, jouxtent des réflexions sur la Société des Nations écrites hâtivement sur des bouts de papiers retenus par des épingles rouillées.

Et puis des riens, du dérisoire, des bribes de factures, des enveloppes vides, des listes au crayon... Le père du Mundaneum, semble-t-il, gardait tout. A-t-il jamais jeté un brouillon ou un papier ? Avait-il seulement une corbeille à papier ? Même les lettres les plus confidentielles, celles que ses correspondants lui ont demandé instamment de détruire, il les a gardées ! Nous retrouvons plusieurs enveloppes contenant des lettres déchirées en petits morceaux... qu'il semble avoir été incapable de jeter.

Nous avons atteint notre vitesse de croisière... Nous différençons immédiatement l'écriture d'Otlet de celle de son ami et alter ego, Henri Lafontaine. Chaque document qui paraît important est photocopié ou retranscrit dans l'ordinateur, avec le

numéro du carton auquel il appartient, et puis enfoui à nouveau dans sa boîte d'origine. Que faire d'autre ? *Pouvons-nous nous permettre d'introduire un nouveau système de classement, alors que nous ne sommes même pas archivistes ?*

Peu à peu, nous découvrons un homme terriblement humain, qui n'hésite pas à se confier par l'écriture. L'austère bibliographe cache un être sensible, vibrant, passionné. À côté de ses milliers de notes, de ses brouillons de manuscrits, de ses doubles ou triples brouillons de lettres, nous découvrons de nombreux textes autobiographiques. À chaque coup dur, à chaque moment décisif, il écrit... Juste après l'annonce de la mort de son fils, à la déclaration de la Première Guerre, ou encore au décès inopiné de son père. Ses sentiments, ses impressions se révèlent peu à peu. De toutes ces caisses se dégage une voix, un idéal, un objectif, toujours le même. Rien de muet dans ces cartons abandonnés depuis soixante ans. Puis il y eut le miracle de la découverte du "Cahier Bleu", dans lequel il fit systématiquement le point sur sa vie lors d'une sérieuse dépression en 1916. Ce sont ces textes-là que nous privilégierons au détriment d'autres, plus officiels.

Les perles : une, deux, trois, dix lettres adressées à Otlet par Le Corbusier, certaines débutant par "Cher Ami", voisinent avec un livre du même Corbusier dédié à Otlet, dont les pages rongées par l'humidité ou par les souris ne constituent plus que de la dentelle. Un texte précurseur sur "Le Livre télévisé. Le document téléphoté". Ou encore ces petits films de la Cinescopie serrés dans d'anciennes boîtes de chocolat Côte d'Or. Ces "Cinescopes", constitués d'une trentaine d'images fixes, racontent l'actualité de la semaine. Ils furent projetés le dimanche matin à l'intention des Amis du Palais Mondial, de 1934 à 1939.

Et puis la merveille et la bombe à la fois. Nous dénichons un vrai film cette fois, en 35 mm, pris à l'occasion de la visite d'Andrew Carnegie au Palais Mondial. On y reconnaît Paul Otlet, Henri Lafontaine et bien sûr Carnegie. Un film de 1913, c'est à dire un film nitrate, un film flamme, prêt à exploser à tout moment... Il aurait suffi d'une allumette pour voir disparaître dans les flammes les trésors du Palais Mondial.

Il y a quelque chose d'obsessionnel dans une quête telle que là nôtre. Où s'arrêter ? Comment savoir si tel ou tel document

constituera le chaînon manquant ultime ? La clef de voûte de l'ensemble ? À force de déchiffrer l'écriture de Paul Otlet et d'imaginer les mots qu'il aurait pu écrire, je me demande si son cerveau n'est pas en train d'envahir le mien. J'ai peur de m'*otletaniser* complètement. Vais-je en sortir vivante ?

Il me paraît exceptionnel d'être ainsi confrontée à ce mur de caisses contenant tout de la vie d'un homme : ses rêves, ses utopies, son œuvre, ses chagrins, ses joies, ses espoirs, les tenants et les aboutissants d'une vie de la naissance à la mort.

Finalement, nous avons ouvert et examiné feuillet par feuillet soixante-huit caisses de belle taille, genre caisses à bananes, pleines à ras bord.

Ce ne fut pas suffisant. Nous nous rendîmes ensuite à Rome pour approfondir les liens entre Paul Otlet et Hendrik Andersen, sculpteur et utopiste, puis à la Fondation Le Corbusier pour voir de près les plans du Mundaneum et de la Cité Mondiale. En Suisse, dans ce parc de l'Ariana qui l'avait tellement fait rêver, nous traquâmes toute trace de lettres envoyées par Otlet à la Société des Nations ou conservées par le Bureau international du Travail. Il y eut enfin une partie du Fonds Andersen déposé à la Library of Congress de Washington que je voulus connaître.

En bref, des recherches bien trop vastes pour un seul film. Mais le bougre d'homme me tenait bien. Il ne me laissa pas l'abandonner. Il y eut de nouvelles rencontres, de nouveaux documents. Et finalement cette biographie.

Une partie des collections du Mundaneum entreposées dans les bâtiments
du parc Léopold, de 1941 à 1972. ▶





▲ Paul Otlet petit garçon. Dès son plus jeune âge, il se fait photographier avec un livre à la main. Il conservera cette habitude toute sa vie.